

RASE Céline, *Les ondes en uniforme. La propagande de Radio Bruxelles en Belgique occupée (1940-1944)*, Mémoire en Histoire, Université Catholique de Louvain, 2009, 166 p. + annexes 39 p.

Née au lendemain de l'invasion, Radio Bruxelles succéda à l'INR pour seconder l'œuvre de propagande d'hommes en uniforme qui, après avoir violé le pays, l'ont aussi bâillonné. Par le biais de ces nouvelles ondes, sous direction allemande, certains Belges ont accepté de revêtir la muselière et de distiller en Belgique occupée une propagande de guerre épurée de tout accent suspect. Dans un discours manichéen, ils s'employèrent à mobiliser les esprits contre un ennemi qu'ils ambitionnaient d'abattre, militairement peut-être, psychologiquement sûrement. Profitant du réflexe machinal de tout auditeur mélomane, ils propagèrent une désinformation discrète mais intense, subtilement déguisée dans une ambiance musicale et culturelle enivrante. Rompant le silence que l'occupant avait imposé au pays, ils se firent la voix d'une Allemagne séduisante, autant que la voix tronquée d'une population belge abusée.

La propagande allemande s'est en effet investie d'une mission systématique de travestissement de la réalité. Par la dénégation, la mauvaise foi ou le retournement de situation, Radio Bruxelles répéta sans cesse les thèses que la propagande avait fait siennes : celle d'une guerre à laquelle l'Allemagne était contrainte, celle d'une victoire prochaine de l'armée allemande, celle des atrocités indicibles des alliées. Elle transporta l'auditeur sur un champ de bataille dont l'invincible et chevaleresque armée allemande sortait toujours indemne. Proposant une rediffusion toute faite de la Grande Histoire en direct, elle valsa sans difficulté apparente de la sobriété des communiqués militaires à l'hystérie des déclamations emphatiques en passant par l'indignation de l'innocence blessée et le pathétisme des lamentations hypocrites.

Une relation intime de réciprocité unit vite la propagande à la guerre. La première légitimait la seconde autant que la seconde légitimait la première. Les ondes ont alors imposé à la propagande les mêmes inflexions que celles du champ de bataille, acculant par les mots au banc des accusés ceux qui devenaient par les armes les nouveaux ennemis du Reich. Elles ont ainsi dédié leurs diatribes à l'Angleterre d'abord, à l'URSS et aux Etats-Unis ensuite, dès que ceux-ci devinrent pour l'Allemagne des adversaires militaires et diplomatiques. De la même manière, elles se sont calquées sur la politique de guerre hitlérienne pour chercher, une fois la victoire militaire allemande devenue aussi peu réalisable que crédible, à remporter une victoire politico-diplomatique en investissant, à défaut de pire, le registre des atrocités commises par les barbares soviétiques et les terroristes américains.

Etre une radio de guerre en Belgique, fit aussi de Radio Bruxelles, au regard des circonstances, une radio d'occupation. Par conséquent, la réécriture de la guerre toucha aussi le récit du quotidien de l'occupation en pays conquis. Sur ces ondes qu'elle se devait d'occuper, l'autorité allemande propagea en effet un discours s'articulant toujours autour de deux valeurs fondamentales : l'Ordre et le Travail.

La radio d'occupation chercha ainsi à convaincre les Belges que le malheur des années de guerre ne devait rien à l'occupation allemande. Des restrictions alimentaires au travail obligatoire, en passant par la violence et l'antisémitisme nazis, l'autorité occupante s'efforça de justifier tout ce qui était susceptible de noircir son image et de déstabiliser sa propagande. Plus d'une fois, elle perdit tout de même la voix, incapable, parce que coupable, de se disculper de ce qui a si douloureusement marqué l'Histoire et l'occupation : les camps d'extermination, les condamnations arbitraires, les exécutions. La propagande ignore, intentionnellement et sans exception, le désordre.

Les ondes reflétèrent encore un portrait de la population souffrant d'abus, de carences et de contradictions. Les Belges de 1940 apparaissaient, au micro de Radio Bruxelles, comblés, épanouis et

convaincus par un National-socialisme allemand qui leur offrait autant de satisfactions que de bénéfiques. Mais dans le même temps, ces Belges étaient aussi des individualistes et des terroristes, autant d'alibis nécessaires aux Allemands pour légitimer les contraintes de leur régime et l'origine de leurs débordements. C'est ainsi que la radio se mit à critiquer le Belge indiscipliné dont la légèreté était synonyme de désordre, le Belge égoïste dont l'individualisme menait le pays à la misère, le Belge naïf dont les erreurs de jugement patriotique condamnaient le pays à une ambiance délétère. Pour masquer l'incohérence que tant de nuances infligeaient à leur propagande, les ondes ont instrumentalisé la parole de sommités religieuses ou d'experts scientifiques, ont abusé du crédit qu'offraient la citation journalistique et la référence politique. Elles ont aussi plongé dans les racines d'avant-guerre, empruntant aux discours conservateur, catholique ou pro-européen, les germes anciens nécessaires à l'ancrage nouveau des conceptions nazies.

La propagande de Radio Bruxelles donna donc aux Belges l'impression d'écouter l'Histoire en train de se faire. Passant de la diatribe à l'émotion, de l'insulte à la démonstration, elle parvint souvent à jouer de ses contradictions flagrantes. D'ailleurs, peu importait qu'elles soient contradictoires, ces thèses, répétées avec force persuasion, visaient simplement l'orientation des foules dans la perspective du moment. Mais si la propagande allemande sut effectivement jouer de la phrase et épanouir la musique souveraine du verbe, elle ne trouva pas en définitive les mots porteurs de la force nécessaire à l'endoctrinement des esprits et à l'orientation du conflit. L'écoute de Radio Bruxelles, si elle était effective, n'était pas influente. Ou si peu. La part qui dût être la sienne dans la volonté d'engagement de certains belges n'égalait en rien sa contribution dans l'assouvissement de leur soif de nouvelles. La propagande de Radio Bruxelles répondait pourtant à toutes les exigences de réussite du discours de manipulation. Toutes, ou presque. Il lui manquait, de la part de son public, une *envie* de croire. Une carence isolée peut-être mais suffisante. Car à elle seule, une propagande ne suffit pas à mobiliser les esprits. Résonnant en pays conquis et occupé, Radio Bruxelles s'adressait à un public directement et durablement sceptique. Elle n'obtint jamais son consentement. Elle ne su convaincre guère plus que les convaincus.